

Livres

Volume 2, Number 3, Fall 1986

La vie culturelle au XIX^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6541ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

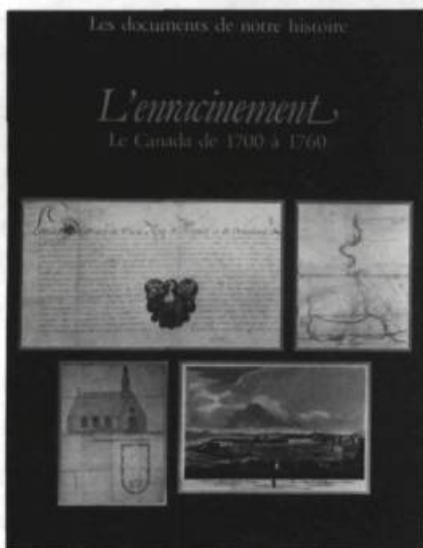
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1986). Review of [Livres]. *Cap-aux-Diamants*, 2(3), 51–53.



Vachon, André et al.
L'enracinement. Le Canada de 1700 à 1760. Ottawa, Ministère des approvisionnements et services, 1985. 312 p.

Les Archives publiques du Canada nous convient, avec ce deuxième tome de la collection «Les Documents de notre histoire», à une autre série de découvertes passionnantes à travers le temps. À partir des documents colligés par Victorin Chabot et André Desrosiers, spécialistes de l'iconographie, et d'articles synthèses rédigés par André Vachon, historien du Régime fran-

çais, le lecteur refait l'itinéraire de l'implantation des premiers habitants du pays. Les thèmes exploités tiennent compte des plus récentes préoccupations de la recherche historique pour les minorités et témoignent des bouleversements que l'enracinement des premiers Canadiens a entraînés au sein des populations déjà en place. De façon générale, le travail s'inscrit dans les efforts que le gouvernement canadien déploie à l'heure actuelle pour préciser et définir l'identité nationale.

Cette publication, fort luxueuse, accompagne une exposition qui parcourt le pays. Suivant l'usage, elle est disponible dans les deux langues officielles et une édition cartonnée existe à l'intention des bibliothèques et institutions publiques. Il faut également souligner l'exceptionnelle qualité du papier, sans doute nécessaire pour la reproduction de certains documents. En tout 207 pièces d'archives sont représentées: plans, cartes, gravures, lettres, oeuvres d'art, médailles, documents officiels, etc.

La thèse de base du livre reprend les courants communément admis par les historiens actuels sur le phénomène de l'enracinement. L'auteur privilégie la recherche de

preuves qui confirment, dans chacun des sept thèmes retenus (explorations, peuplement, gouvernement, guerres, économie, société, religion), la naissance d'un peuple distinct en Amérique. Par exemple, dans le domaine des arts, il retient l'indice de l'augmentation du nombre d'artisans et d'artistes formés sur place. Leurs oeuvres dégageaient en outre une fraîcheur et une naïveté différentes de celles qui émanent des modèles européens réalisés à la même époque. La libéralité des moeurs est un autre élément caractéristique du peuple canadien. L'indépendance de l'Église se manifesterait quant à elle dans les difficultés du clergé canadien à admettre la domination complète des ecclésiastiques français.

Dans l'ensemble, l'acquisition de cet ouvrage représente un excellent investissement, compte tenu d'un prix de détail réellement abordable. Certains passages paraissent toutefois assez touffus. Les phrases semblent aussi un peu longues pour un ouvrage destiné au grand public. Néanmoins, le contenu objectif, comme la qualité de la facture et des illustrations, l'emportent largement, et les mordus d'histoire attendent impatiemment la suite.

Alyne LeBel



Place-Royale, c'est... (survol historique. **Place-Royale berceau d'une ville** (l'histoire du site et de son architecture). Gouvernement du Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1986. 16 p. chacune.

Les publications du Québec viennent de lancer deux brochures sur Place-Royale, un site privilégié à Québec! La première, *Place-Royale, c'est...*, raconte l'histoire de ce lieu national. On y apprend que ce site fut pendant plus de deux cents ans la plaque tournante du commerce au Canada et qu'elle se fit l'hôte de bon nombre d'immigrants dans la première moitié du XIX^e siècle.

La seconde brochure, intitulée *Place-Royale, berceau d'une ville*, traite de l'évolution de son architecture au cours du Régime français. Dans un premier temps le lecteur découvre le développement qu'a connu cette partie de la Basse-ville,

la nécessité d'augmenter les surfaces habitables, l'organisation plus rationnelle de l'occupation du sol, la réglementation de la construction en fonction de la prévention des incendies... La seconde partie, plus technique, nous explique le style et le type de construction de quatre maisons anciennes.

Abondamment illustrés, ces ouvrages de grande qualité sont disponibles également en anglais. Il est à espérer qu'une telle entreprise se poursuive pour aider les Québécois et les visiteurs à découvrir les multiples visages de notre environnement patrimonial.

Guy Tremblay

NOTRE-DAME DE LORETTE
ET LE PÈRE CHAUMONOT



CHAUMONOT, Pierre, s.j.,
**Notre-Dame de Lorette et le Père
Chaumonot.** Textes choisis par Gilles
Drolet. Québec, Éditions Anne Sigier,
septembre 1985, 170 p.

De la première génération des missionnaires jésuites arrivés à Québec en 1639 avec la flotte des Hospitalières et des Ursulines, Chaumonot est un contemporain des martyrs canadiens. Né d'une famille de pauvres vigneron français, il est encore gamin lorsqu'il vole quelques sous à un «oncle curé» chez qui il était à charge. Il est amusant de suivre la fugue de l'écolier gueux et ses pérégrinations vers Rome dans le but d'obtenir le pardon de ses friponneries. Il ne retournera jamais dans sa famille.

Sur les routes italiennes, Chaumonot découvre sa vocation religieuse. Bien qu'il soit d'humble extraction, le noviciat lui a fait connaître Gerson, Thérèse et son Carmel, le latin, l'italien et le français. Le futur missionnaire célébrera sa première messe à Notre-Dame de Lorette en Italie. Son nom de religion, Joseph-Marie, est composé des noms du patron du Canada et de sa dévotion, auxquels il associe subtilement celui de Pierre en faisant le voeu d'aller bâtir un temple, «la Nouvelle-Lorette», en mission canadienne.

La spiritualité de Chaumonot paraît plutôt simple et animée par un ardent désir de convertir. Lorsqu'il fera allusion à des visions, des songes et des prophéties, ce seront ceux des autres missionnaires sauf en un cas: lorsqu'il parle de son attachement à Notre-Dame de Lorette.

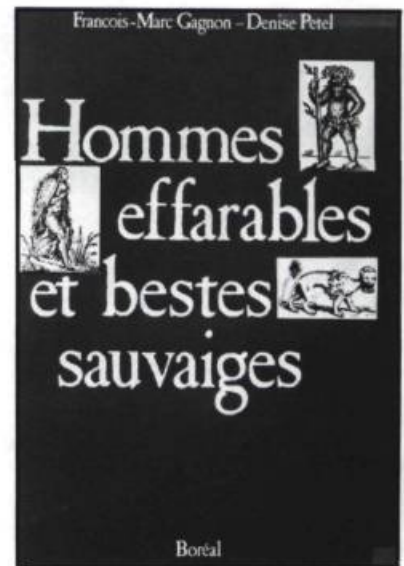
Missionnaire entêté, il baptisa même avec de la neige. Maître de la langue huronne pour le Père Gabriel Lalemant, il échappe aux holocaustes et est témoin en 1649 de la destruction de la huronnie par les Iroquois qui se réfugie à Québec. Une trêve intervient entre Amérindiens et Blancs et le gouverneur Lauzon désigne Chaumonot pour aller convertir les rebelles. Pour faire advenir la paix, il mélange les cendres d'un Iroquois et d'un Français, rituel émouvant qui dépasse tout traité pour un peuple qu'il avait appris à connaître.

L'origine de la dévotion à la Sainte Famille constitue un des grands intérêts historiques du récit. Chaumonot le relate en s'appuyant sur son expérience personnelle, ce qui nous vaut une version différente des récits laissés par les autorités cléricales. On découvre que, ironiquement, la vierge de Lorette, qui avait la peau noire, devint blanche ici, pour dissuader les Amérindiens de continuer à se barbouiller la figure...

La présentation gagnerait également à être précisée et l'appareil critique fait défaut. Chaumonot a dû écrire en vieux français mais aucune indication ne vient justifier l'adaptation grammaticale et le rajeunissement du texte. Les textes choisis sont tirés de l'édition centenaire du Père Félix Martin. Il aurait été très utile de situer les pièces choisies et de résumer les extraits élagués afin de donner un meilleur portrait de l'oeuvre originale. L'édition de 1985 perd subitement le premier chapitre à la treizième page. Les références aux lettres qui accompagnent la biographie ne sont pas toujours très précises. Enfin, l'absence de bibliographie gêne un peu le lecteur, de même que la piètre qualité de l'impression.

Somme toute, ceux qui n'ont jamais eu l'occasion de lire les *Relations des Jésuites* se familiariseront, grâce à cette autobiographie, avec un des leurs. Cette édition a aussi l'avantage de faire connaître une tranche de notre histoire qui, autrement, serait peut-être restée dans l'oubli.

Denis Boivin



François-Marc Gagnon et Denise Pétel. **Hommes effarables et bestes sauvages.** Montréal, Boréal Express, 1986, 237 p.

Poursuivant ses études sur la persistance du stéréotype ancien et simpliste de «l'homme sauvage», François-Marc Gagnon, spécialiste en histoire de l'art, nous propose avec le concours de sa collègue Denise Pétel, une relecture des récits de Jacques Cartier dans leur langue originale.

Des illustrations contemporaines de Marc Pétel ainsi que bon nombre de références d'archéologues, d'anthropologues et de zoologistes nous aident à situer l'expérience de Cartier dans son contexte.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première met l'accent sur les récits des deux premiers voyages du Malouin au Canada, entre 1534 et 1536, et reconstruit ce que fut le contenu véritable de son expérience zoologique et ethnographique.

Le second volet de ce triptyque, intitulé «L'Univers mental de Jacques Cartier», nous permet de mieux comprendre la mentalité européenne du XVI^e siècle, où la connaissance du Nouveau Monde et de ses habitants, directement issue des écrits de l'Antiquité et du Moyen Âge, se voit confrontée à l'expérience vécue par les découvreurs.

La dernière partie tente de voir dans quelle mesure les découvertes de Cartier ont pu servir d'inspiration aux cartographes et aux graveurs de son époque, tant sur le plan du tracé que sur celui de l'ornementation.

Cartier fut un des premiers à explorer l'intérieur du continent américain. Ses récits de voyages, tout en relevant d'une nature entièrement nouvelle, projettent parfois des images très proches de la France rurale.

Quant aux propos de Cartier sur les habitants des régions lointaines, ils dénotent souvent des préjugés de son temps. Certains passages contribuent d'ailleurs à façonner le jugement des lecteurs: «en d'autres régions vivent des gens qui n'ont pas de fondement et ne digèrent pas et même certains n'ont qu'une jambe» (p. 104).

L'explorateur, par ses descriptions, a fait partager à ses compatriotes le malaise qu'il avait lui-même ressenti au contact de ces populations: celui de la différence. En son temps, la connaissance précédait l'expérience; on décèle donc à travers ses récits, les limites qu'impose à l'observateur le bagage culturel dont il est porteur.

La persistance des stéréotypes anciens que le lecteur peut remarquer dans le discours de Cartier ou les cartes et gravures du XVI^e siècle, nous amène à constater qu'il fallut des siècles pour admettre la différence entre les peuples et que la conception de «l'homme sauvage» autorisa longtemps les colonisateurs à tenter de donner la culture et la religion à ceux qui, de leur point de vue, en étaient dépourvus.

Guy Tremblay



RUDIN, Ronald, *Banking en français. The French Banks of Quebec, 1835-1925*. Toronto, University of Toronto Press, 1985, 188 p. (Social History of Canada, 38)

À force de déplorer «l'infériorité économique des Canadiens français» et d'en rechercher les causes dans la culture, les mentalités ou la conquête de 1760, les historiens ont fini par négliger l'étude de la participation effective des francophones à l'économie québécoise d'avant la révolution tranquille.

Mais depuis une quinzaine d'années, quelques travaux d'historiens consacrés à la bourgeoisie d'affaires francophone ont contribué à une appréciation plus juste de son rôle dans l'histoire économique du Québec. Avec son livre *Banking en français*, Ronald Rudin entend participer à ce travail de réinterprétation.

Banking en français, c'est l'histoire des banques québécoises créées par des hommes d'affaires francophones entre 1835 et 1925.

Selon Rudin, c'est l'indifférence des institutions financières anglaises à l'endroit de la population francophone qui explique la création de ces banques. Desservant avant tout la clientèle anglophone des grands centres urbains, les banques anglaises laissaient de côté un marché dont les banquiers francophones ont su tirer profit. Avec l'implantation de succursales dans les régions, ils

réussissent à drainer vers leurs institutions les capitaux et la petite épargne que génèrent peu à peu, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la modernisation de l'agriculture et les progrès de l'industrialisation. Mais l'étroitesse du marché québécois impose des limites à la croissance de l'entreprise bancaire canadienne-française qui ne peut, par ailleurs, espérer réaliser une percée significative dans le Canada anglais. Plutôt qu'un manque d'entrepreneurship, ce sont ces problèmes d'accès à un marché plus vaste qui, selon Rudin, ont déterminé la position marginale des francophones dans l'ensemble du secteur bancaire canadien.

Dans cet ouvrage, l'auteur met à profit une abondante documentation puisée principalement dans les archives bancaires, les journaux d'affaires et les publications gouvernementales. Après avoir établi les circonstances de la création de chacune de ces banques, il trace les grandes lignes de leur évolution, passant en revue selon les informations dont il dispose, leur structure financière, la nature de leurs opérations, leurs stratégies de développement, ou encore le profil de leurs administrateurs et le type de gestion qu'ils pratiquent.

Rudin nous offre ainsi une vue d'ensemble des banques québécoises qui vient combler une lacune importante dans notre connaissance de l'histoire économique du Québec. Son approche, qui se veut avant tout institutionnelle, laisse toutefois de nombreuses questions sans réponses, en particulier sur le rôle de ces banques, les clientèles qu'elles privilégient et les secteurs économiques qu'elle favorisent. On aimerait aussi en savoir davantage sur les promoteurs de ces institutions et les intérêts économiques qu'ils représentent.

Avec *Banking en français*, les historiens intéressés par ces questions disposent maintenant d'un ouvrage de référence essentiel qui stimulera sans doute la recherche sur l'histoire des banques et de la bourgeoisie d'affaires francophone.

Pierre Poulin